

imminent, mais l'heure est proche où nous serons impuissants à l'arrêter. Un soulèvement, une révolte complète peuvent éclater, si vous ne montrez pas que la main qui les guide sait châtier quand il le faut.

—Eh bien ! fais donner à ce Dominique cent coups de palmatoria sur les mains, puisque notre salut exige qu'il paie pour les autres.

—De palmatoria seulement ? Y songez-vous, mon père ?

—Mais oui. . . . Cent coups. Il me semble que la punition sera assez forte pour faire réfléchir les plus récalcitrants.

—Qu'emploierons-nous pour punir les fautes légères, si vous usez de la palmatoria lorsqu'il s'agit d'un crime ? C'est la taya qu'il faut.

—La taya ! non pas ; je ne veux pas tuer nos esclaves, même les plus coupables ; j'aime mieux les vendre !

Et le vieillard accompagna ce logique raisonnement d'un sourire.

Sanchez ne put réprimer un mouvement de dépit, car il sentait qu'il aurait fort à faire pour vaincre l'opinion de son père. Il résolut alors d'arracher par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par l'intimidation.

—Il ne s'agit point de mort dans tout ceci, mon père, reprit-il ; je n'ignore pas que les coups de taya sont terribles, mais le coupable est un robuste garçon.

—Tu sais bien, Sanchez, que les natures les plus fortes succombent sous les coups de ce fouet meurtrier !

—Cela dépend de leur nombre, mon père.

—C'est vrai.

—Rapportez-vous-en à moi. Signez un ordre de donner la taya à Dominique ; vous laisserez en blanc le nombre de coups ; je ferai examiner le mulâtre, et je vous promets de ne point dépasser celui qu'il pourra soutenir. Il en sera quitte pour quelques jours de souffrance, l'effet sera produit et nous le vendrons ensuite le plus tôt possible.

—Voilà en effet qui est sage ; donne-moi la plume et mon buvard, je vais faire ce que tu me demandes, et dès demain je dirai à Gomez d'avoir à t'obéir désormais, même dans les cas les plus graves, sans avoir besoin de ma signature pour couvrir sa responsabilité, puisque je vois, avec plaisir, que tu sais rester modéré, même dans la rigueur. Tu es maintenant un homme, et je veux m'en reposer complètement sur toi.

Le visage de Sanchez exprima la joie du triomphe.

Il donna à son père ce que celui-ci venait de lui demander et M. d'Alviella signa l'ordre.

Aussitôt Sanchez s'en empara, quitta le marquis et écrivit le mot "cent" sur l'ordre paternel et le porta à Gomez qui dès qu'il en eut connaissance, s'écria :

—Mais c'est la mort.

—C'est l'ordre de mon père, répliqua Sanchez, il faut obéir. Va prendre les dispositions nécessaires pour qu'il soit fait immédiatement selon son désir, Gomez.

Lorsque tout fut prêt, celui-ci se rapprocha de Sanchez, qui, en silence, avait présidé aux apprêts du supplice.

—Au nom de l'amitié que vous daignez me porter, monsieur le marquis, je vous en conjure, attendez à demain.

—Fais ce que je t'ai dit, à l'instant ; je le veux !

Gomez s'éloigna et rentra bientôt avec les exécuteurs dans la case de Dominique.

En voyant la taya aux mains de l'un d'eux.

—Je vous attendais, dit le mulâtre ; je suis prêt à mourir

Sanchez était resté au dehors.

Lorsqu'il vit disparaître Gomez et les hommes se rendant près de sa victime, il s'écria :

—Maintenant que celui-ci ne peut plus m'échapper, à l'autre !

Et il prit sa course vers la case de Lakhmi, qui était située à l'extrémité opposée de la plantation.

LA TAYA

Sanchez n'avait point atteint la moitié du chemin qui le séparait de Lakhmi, qu'il dut s'arrêter. L'émotion, la haine, la colère, tous les sentiments qui l'agitaient depuis le moment où il avait surpris les amants, lui faisaient refluer le sang au cœur. Ses jambes refusaient de le porter. Tout son être frissonnait. Il s'appuya contre un bananier en s'accrochant aux lianes qui en garnissaient le tronc. Là, il eut une lueur de remords. Le sort de Dominique l'épouvanta. Il entendit d'avance siffler la lanière incisive du fouet meurtrier ; il crut voir le sang du mulâtre ruisseler de ses plaies et son rival brisé, agonisant, évanoui dans cette affreuse torture. La pensée de revenir sur ses pas pour donner à Gomez l'ordre de suspendre la sentence jusqu'au lendemain lui vint à l'esprit ; mais il se souvint bientôt des paroles de Lakhmi disant au mulâtre à quel point elle l'aimait ; il revit les jeunes gens se quitter et trouver dans une dernière étreinte la force de le braver, et, cédant de nouveau à sa fureur jalouse, il chassa de son cœur toute idée de clémence, puis reprit sa course vers la case de la jeune esclave.

L'état de l'atmosphère contribuait puissamment à entretenir la fiévreuse exaltation de Sanchez. L'orage n'avait point encore débarrassé suffisamment l'air des vapeurs électriques, chaudes et pesantes dont il était chargé. La lourdeur de l'air ceignit le front de Sanchez d'un cercle de fer qu'il essaya vainement de secouer en marchant tête nue sous le feuillage, d'où ruisselaient encore de nombreuses gouttes d'eau. Malgré elles, ce cercle ne fit que se resserrer davantage au fur à mesure que le jeune homme se rapprochait du but de sa course. A vingt pas de la case de Lakhmi, Sanchez s'arrêta.

—Est ce vous, maître ? fit une voix sortant des hautes herbes.

—Oui, Manoël.

Alors une ombre se dressa devant le marquis, et un noir s'approcha.

—Eh bien ? lui fit Sanchez.

—Rien n'a bougé, elle est dans sa case.

—Personne n'a-t-il essayé d'y entrer ?

—Personne, maître.

—Et depuis quand la lumière est-elle éteinte ?

—Depuis une heure environ.

—Alors, tu crois qu'elle dort ?

—J'en suis sûr.

—Comment cela ?

—J'ai écouté tout à l'heure, collant mon oreille contre la porte, et la régularité de sa respiration m'a démontré que tout au moins elle doit être profondément assoupie.

—C'est bien. Passe chez Gomez, prends-y son fusil et sa cartouchière, puis va seller Gazella, et attends-moi avec elle à l'extrémité de la grande avenue.

—J'y vais, maître, fit le nègre en se disposant à s'éloigner.

Sanchez le rappela.